

# Luc Ferry

Nous  
sommes  
moins  
égocentriques  
que nous  
le croyons !



**P**rofesseur de philosophie, auteur de best-sellers, dont le dernier est titré « *Vaincre les peurs - De la philosophie comme amour de la sagesse* » (éd. Odile Jacob), ministre de l'Éducation nationale entre 2002 et 2004, Luc Ferry définit la philosophie comme une méthode pour trouver le salut sans dieu. Selon lui, la transcendance ne se vit plus désormais que dans l'intimité immanente de la vie personnelle. Mais il serait faux de s'imaginer que cela nous rend plus égoïstes que nos ancêtres...

**Patrice Van Eersel :** Dans ce nouveau livre, *Vaincre les peurs*, vous rassemblez et articulez entre elles des myriades de notions philosophiques, souvent dispersées dans les esprits, sous la forme d'une fresque saisissante. On aurait aimé vous avoir comme prof de philo ! La fibre pédagogique vous apporte visiblement grand plaisir... Davantage que la politique ?

**Luc Ferry :** Pas difficile ! Si je suis entré un temps en politique, c'était d'abord pour ne pas me défilier lâchement quand on me l'a proposé et ensuite parce que je pensais naïvement que la droite voulait enfin s'intéresser à l'Ecole. Je me suis trompé, mais ce qui est sûr, c'est que la passion de ma vie, c'est bien entendu la philosophie.

**P.V.E. :** A l'origine, selon vous, la philosophie est un outil opérationnel, utilisant l'intellect et la raison, certes, mais essentiellement destiné à nous apprendre à vivre et non à spéculer sur le réel ou la « vérité ». Devrions-nous donc tous être des philosophes ? Ou le sommes-nous implicitement, comme monsieur Jourdain,

avec plus ou moins d'intelligence et de conscience ?

**L.F. :** Non tout le monde n'est pas philosophe, mais tout le monde peut essayer de devenir plus « sage », plus serein, en pratiquant la philosophie. La conviction des plus grands philosophes de l'Antiquité, déjà, c'est que notre vie est sans cesse « coincée » par une multiplicité de peurs et que pour parvenir à vivre bien, pour accéder à la « vie bonne », libre et si possible généreuse, il faut tenter de les surmonter. Et cela, oui, tout le monde peut le comprendre...

**P.V.E. :** Le christianisme, dont vous montrez clairement à quel point il enfante la modernité (avant de s'y

dissoudre), a selon vous « retourné la logique grecque comme un gant ». C'est particulièrement net, dites-vous, dans l'évangile de Jean : faut-il imaginer cet homme comme un génie philosophique ?

**L.F. :** Sans doute. Mais n'oubliez pas qu'en principe, il ne fait que rapporter le message du Christ. Ce n'est pas lui qui l'invente. Cela dit, il est évident que Jean connaît parfaitement la pensée grecque, et notamment le stoïcisme. La première ligne de l'Evangile – « Au commencement était le Verbe (le logos)... et le Verbe s'est fait chair » – en témoigne. Dans cette phrase se joue le passage d'une pensée grecque du divin comme ordre cosmique du monde, au divin comme personne incarnée dans une « chair », dans un corps : celui de Jésus. Cette révolution théologique change tout : alors que le divin des Grecs est accessible à la raison (puisqu'il se confond avec l'ordre cosmique en tant qu'il est à la fois merveilleux, harmonieux et non créé par les hommes), le Dieu incarné des chrétiens est un objet de foi : le problème n'est pas, face au Christ, de savoir si ce qu'il dit est rationnel ou non, mais de savoir si on lui fait confiance ou pas, si nous croyons ou non en sa promesse fondamentale, celle de la résurrection des corps. Pour penser tout ce bouleversement, il fallait sûrement, oui, être bon philosophe...

**P.V.E. :** Comme le remarque l'évêque de Clermont-Ferrand, avec qui vous avez une correspondance, votre présentation de la voie chrétienne frappe par sa subtilité et, quasiment, son empathie. Vous sachant « plutôt très opposé » à cette voie, personnellement, on se demande quel effort vous a coûté ce travail, rare chez un libre-penseur...

**L.F. :** Je ne suis pas du tout « très opposé » au christianisme, simplement, je ne suis pas croyant. Je pense même, à l'encontre des critiques qui ont fleuri dans le sillage de Marx (la religion c'est « l'opium du peuple »), Nietzsche (« le

nihilisme ») et Freud (« la névrose obsessionnelle de l'humanité »), que le message chrétien comporte des moments magnifiques. Il y a une très belle philosophie de l'amour et de toute évidence sans le christianisme, les droits de l'homme seraient impensables. Au reste, comment ne pas voir que les « Confessions » d'Augustin sont un grand livre, et que les « Pensées » de Pascal sont géniales...

## Il y a tout, chez Rousseau, parfois le pire (rarement) et le plus souvent le meilleur

**P.V.E. :** Vous accordez un rôle crucial, copernicien, à Jean-Jacques Rousseau. Après la chute des idéologies d'extrême-gauche, dans les années 70, son étoile s'était ternie. Certains ex-révolutionnaires, lui préférant Voltaire, Montesquieu ou Tocqueville, allaient jusqu'à le présenter comme l'ancêtre des utopistes qui ont engendré les pires totalitarismes... Une stupide injustice ?

**L.F. :** Il y a tout, chez Rousseau, parfois le pire (rarement) et le plus souvent le meilleur. C'est un génie, mille fois plus impressionnant que Voltaire sur le plan philosophique. C'est lui qui fonde, par sa pensée de la liberté, toute la philosophie moderne, jusqu'à Husserl, Sartre et Heidegger. Il est le premier à formuler l'idée selon laquelle il n'y a pas de nature humaine, l'homme étant le seul être capable de s'arracher à sa nature et à son histoire. L'animal est tout entier guidé par son instinct naturel. Regardez par exemple les petites tortues d'eau : au bout de quelques secondes, dès leur naissance, elles savent marcher, nager, manger... au lieu que le petit d'homme, qui n'est guidé par rien, reste à la maison de ses parents jusqu'à 25 ans !



Jean-Jacques Rousseau  
(1712-1788)

Fils d'un horloger et orphelin de mère, Jean-Jacques Rousseau est mis sous la protection de Madame de Warens, à l'âge de 16 ans. Elle devient pour lui une bienfaitrice et une mère bien qu'elle ne soit que de six ans son aînée. Il apprend la musique sur son conseil. Après l'avoir quittée, il vit médiocrement de ses talents de musicien, mais connaît à Paris, Fontenelle, Rameau, Diderot et Marivaux. Il collabore à l'Encyclopédie dont il rédige tous les articles touchant à la musique, mais c'est son « Discours sur les sciences et les arts » et son « Discours sur l'origine de l'inégalité » qui font sa renommée. Il écrit ensuite « La nouvelle Héloïse » qui est un grand succès, puis coup sur coup « Le contrat social » et « Émile ». Ses deux livres sont condamnés et Rousseau doit s'enfuir de France. Craignant les persécutions, il s'installe en Angleterre qu'il quitte quelques temps plus tard, craignant un complot. Il rédige durant ses dernières années « Les confessions » et « Les rêveries d'un promeneur solitaire ». La pensée de Rousseau pose le problème, que l'on retrouvera chez Gide, de la sincérité et de son rapport à la vérité. Son œuvre ouvre surtout la voie à une nouvelle forme de réflexion, peut-être la toute première de l'ère moderne.

C'est cet écart par rapport à la règle naturelle qui fait tout son charme et c'est cette idée d'une abyssale profondeur que Rousseau a pensée plus et mieux qu'aucun autre.

**P.V.E. :** Le cliché sur Rousseau dit : « l'homme est naturellement bon, la société le pervertit. » Vous nous le présentez plutôt comme le premier existentialiste, qui nous dit : « L'homme est incomplet à la naissance, c'est pourquoi il peut être inhumain, mais c'est la condition *sine qua non* de sa liberté. » Comment Sartre aurait-il réagi à cette filiation rousseauiste (et kantienne !) ?

**L.F. :** Sartre n'était pas un historien de la philosophie. Il ne connaît à peu près rien à Rousseau. Ce n'est pas son affaire. Il reprend donc ses idées sans même le savoir le moins du monde, car elles lui parviennent en réalité via la phénoménologie de Husserl, elle-même héritière de Kant, le principal disciple de Rousseau touchant la question de la liberté humaine. Sartre ne voyait en Rousseau qu'un philosophe « bourgeois » parmi d'autres, selon les schémas de la vulgate marxienne alors en vigueur. Son jugement n'a donc guère d'intérêt.

**P.V.E. :** Vous citez plusieurs fois, très brièvement, le bouddhisme au début de votre livre – pour le comparer au stoïcisme. Sans prétendre embrasser toutes les cultures pourquoi n'avoir pas conservé ce regard furtif vers quelques cultures non occidentales par la suite ?

**L.F. :** Pour une raison de fond. Outre le fait que les « encyclopédies de la pensée universelle » me paraissent totalement hors de saison, je suis convaincu que la pensée proprement philosophique est une invention occidentale. Bien entendu, il y a d'immenses pensées en Orient et ailleurs, mais toutes sont prises en quelque façon, y compris le bouddhisme, dans une vision du monde religieuse, « dogmatique » au sens théologique du terme. Ce n'est pas

moins bien, ni mieux, simplement mon projet était de raconter et surtout de penser enfin l'histoire occidentale de la philosophie.

**P.V.E. :** Mais Nietzsche n'est-il pas quelque peu taoïste, cette façon d'être chinoise, que l'on dit fondamentalement attachée au réel et à la matière – une autre référence non-occidentale que vous auriez pu utiliser ?

**L.F. :** Il y a évidemment des passages – vous l'avez dit vous-même : dans mon livre je décris le stoïcisme comme un équivalent occidental, sur bien des points, du bouddhisme. Mais je crois que la façon dont les Occidentaux mettent entre parenthèses ce qui ne leur convient pas dans les pensées orientales pour ne garder que ce qui colle avec le monde laïc n'est pas forcément la meilleure lecture de l'altérité.

**P.V.E. :** A ce propos, n'est-il pas étonnant que les philosophes contemporains aient laissé se propager le grave contresens que vous signalez sur le mot « nihilisme » employé par Nietzsche ?

**L.F. :** Les bons lecteurs de Nietzsche ne s'y sont jamais trompés. Le nihilisme, pour Nietzsche, ce n'est évidemment pas le fait d'être cynique, de ne croire en rien, de ne pas avoir d'idéaux, mais exactement à l'inverse : c'est le fait d'être bourré d'idéaux. Sa grande thèse, c'est que l'humanisme héritier des Lumières, alors qu'il prétendait faire la critique de la religion, en maintient la structure fondamentale : celle de l'opposition entre l'ici bas (le réel tel qu'il est) et l'au-delà (l'idéal). On n'a plus le paradis, mais on met à la place « la démocratie », la « république », le « socialisme », le « communisme », bref, de nouvelles « idoles » pour parler comme Nietzsche. Or, selon lui, ces dernières ne sont inventées par nos néo-chrétiens (qui s'ignorent tels) que pour nier le réel, pour le condamner et s'épargner la peine de l'aimer tel qu'il est. Et c'est là, selon lui, le vrai nihilisme dont toute sa pensée est la critique.



Friedrich Nietzsche  
(1844 - 1900)

*Philosophe allemand issu d'une famille de pasteurs. Après avoir renoncé à la carrière de pasteur, Friedrich Nietzsche étudie la philologie et s'intéresse à Arthur Schopenhauer. Il devient professeur de philosophie en 1869 à l'université de Bâle, mais il doit s'arrêter d'enseigner en 1879 pour raisons de santé. Sa pensée philosophique est portée par la passion, au risque de parfois s'égarer. Elle ne s'embarrasse pas de théories ou de systèmes démontrés. Le principe de sa philosophie est l'enthousiasme de la vie et sa morale, une critique des idées chrétiennes de pitié et de résignation. Pour Nietzsche, la « morale d'esclaves » chrétienne place l'homme dans un état d'infériorité, et en fait une vertu ; cette morale doit céder sa place à la « morale des maîtres » (Par delà le bien et le mal, 1886). En déclarant « Dieu est mort » dans « Ainsi parlait Zarathoustra » (1883), Nietzsche considère la religion comme un alibi devant la faiblesse humaine et le malheur. Il fustige la morale ascétique des Eglises et rejette Dieu que l'homme a inventé pour contraindre l'humanité à la résignation. Mais Dieu étant mort, l'homme aliéné se libère du fardeau de la transcendance divine et de ses exigences morales et métaphysiques. Nietzsche constate cependant que l'homme, qui a tué Dieu, n'en a pas tiré toutes les conséquences en se contentant de transformer le christianisme en humanisme ou en se tournant vers un athéisme religieux. L'œuvre de Nietzsche est une lutte pour la sauvegarde de l'homme devant le danger de la faiblesse et du nihilisme de la culture occidentale, produit par le christianisme qui détruit la vie en voulant la sauver.*

**P.V.E. : Autre regard furtif, l'âge post-nietzschéen que vous décrivez ne fait-il pas penser au zen, qui invite l'esprit libre à oser se confronter le plus crûment possible à l'inconnu irréductible du monde et de la conscience, hors de tout concept et même de tout intellect ? Ne serait-ce pas la façon orientale d'envisager la « transcendance immanente » ?**

**L.F. :** Vous avez peut-être raison, mais je ne puis prétendre en juger moi-même. Je ne suis pas compétent et je me méfie toujours un peu des rapprochements entre ces deux mondes. Celui que je fais entre le bouddhisme et le stoïcisme me paraît à peu près tenable, mais je ne jouerais pas ma tête dessus...

**P.V.E. : Nous sommes tous naturellement égoïstes, mais l'autre nous passionne très spontanément, par exemple dans le voyeurisme, mais aussi sans doute parce que nous aimons tisser toutes sortes de liens, plus ou moins vitaux. N'existe-t-il pas en nous une forme d'intelligence collective ?**

**L.F. :** Etes-vous sûr que le voyeurisme soit le meilleur exemple de passion pour autrui ? Mais vous avez en tout cas raison sur le fait que l'autre nous interpelle – pour une fois le mot trouve son sens – et que nous sommes sans doute moins égocentriques que nous le croyons nous-mêmes. C'est tout le paradoxe de l'amour : c'est en nous, dans le « cœur » comme on dit si bien, que nous l'éprouvons, et pourtant, d'évidence, il nous arrache à nous-mêmes et porte sur un autre. Belle image, à mes yeux, de ce concept fondamental de « transcendance dans l'immanence »...

**P.V.E. : Du Leviathan de Hobbes au Contrat social de Rousseau, en passant par la Main invisible d'Adam Smith et la Conscience prolétarienne de Marx, les philosophes ont proposé différentes versions de l'intelligence collective. Y a-t-il un nouveau modèle qui émerge, qui pourrait faire face aux enjeux actuels de nos sociétés ?**

**L.F. :** On l'a assez répété : nous vivons dans un monde individualiste. Pour autant, je ne pense pas que le souci du collectif ait disparu. Ce qui s'est passé depuis une quarantaine d'années est une révolution tranquille : naguère encore, la vie privée était sacrifiée, s'il le fallait, à la raison d'Etat, à la sphère publique. L'exemple le plus frappant étant ici celui de la guerre. Dans l'après 68, le rapport s'est inversé : c'est désormais l'Etat qui est au service de la vie privée, des familles et des individus. Nous attendons tous de lui qu'il nous facilite la vie. Nous croyons que l'individualisme a ainsi détruit la sphère de l'action collective mais c'est faux : la vérité c'est que nous avons tous les mêmes problèmes de couple, de divorces, de déménagement, de chômage, d'éducation de nos enfants, de carrière, etc. De sorte que les préoccupations individuelles sont collectives sans que nous en prenions même conscience...

**P.V.E. : Selon un nombre croissant d'observateurs, les enjeux écologiques et biosphériques vont devenir cruciaux. De ce point de vue, pensez-vous que les humains n'évolueront que sous la pression des épreuves, peut-être terribles, qui nous attendent ? Vous avez vertement lancé l'idéologie écolo, jadis. Votre point de vue a-t-il évolué ?**

**L.F. :** Non, car je n'ai jamais critiqué l'écologie en tant que telle, mais seulement les courants de l'écologie « profonde » ou fondamentaliste qui en sont une terrifiante dénaturation. J'ai donc, au contraire, voulu défendre l'écologie qui me paraît aujourd'hui comme hier une préoccupation légitime et même urgente. Ce qui m'a gêné dans l'écologie politique, c'est qu'elle n'a été trop souvent qu'un moyen de passer « du rouge au vert », d'une critique gauchiste à une critique écologiste du monde libéral-social-démocrate dans lequel nous vivons. C'est cela et pas autre chose que j'ai voulu mettre au jour et dénoncer. Pour le reste, je suis plus écologiste que jamais. J'avais d'ailleurs proposé, avec Nicolas Hulot, que l'on crée enfin un comité d'éthique de

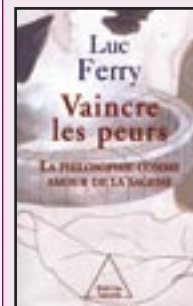
l'environnement sur le modèle du comité d'éthique pour les sciences de la vie. Le projet avait été acté en conseil des ministres et puis le gouvernement a sauté... Si nous ne nous dotons pas d'institutions de ce type, chargées de dire, tout simplement, la vérité, de la rendre publique, alors, en effet, je crains comme vous que nous ne nous décidions jamais à bouger que sous la contrainte, c'est-à-dire quand il est déjà trop tard. ■



## Vaincre les peurs

*La philosophie comme amour de la sagesse*

Luc Ferry – Éditions Odile Jacob (2006)



« Le point de départ de ce livre est une conférence dans laquelle j'ai présenté à un large public les points essentiels de mon livre, *Apprendre à vivre*. On y trouvera une réflexion sur ce qu'est la philosophie, sur ce qu'elle peut nous apporter en termes de sagesse pratique, sur les temps forts qui ont marqué son histoire. J'y développe l'idée selon laquelle les grandes philosophies sont, pour l'essentiel, des doctrines du salut sans Dieu, des tentatives de nous sauver des peurs qui nous empêchent de parvenir à une vie bonne, sans l'aide de la foi ni le recours à un Être suprême... »

L. F.

(299 pages - 18,90 €)